



THÈME : PÉDALE ; COUVERTURE : WILLIE BOBO
TEXTES : YVONNE KURKOVIC, PAUL FENOULT, DADATHITHI,
BAAL, CATHY GARCIA, FELIX POULET, AFLAOUINE, CELINE PARET
IMAGES : BULBUL YTEL, GABRIEL DUMOULIN

PRZYPADK

YVONNE KURKOVIC

« Appuie bon Dieu, appuie, accélère accélère ».

J'appuie le visage contre le carreau nicotiné, je me risque à faire de la buée avec ma bouche, laisser glisser mon index pour faire des ronds dans la poisse. Je regarde par le rond comme au travers d'une lunette, rien de bien net.

J'appuie sur une coupure toute fraîche pour arrêter l'hémorragie, ça fait mal. 3mn de pression, ça fait toujours mal. Je relâche et j'appuie encore, le sang coule à nouveau alors j'appuie, ça fait mal.

J'appuie sur le bouton de l'interphone, j'attends 15, 20 secondes, je réajuste ma veste, mes cheveux, mon allure, je respire à fond, j'esquisse un sourire, je prépare quelques mots, j'imagine la musique, les gens, l'odeur du dîner, la propreté des toilettes, l'effet de mes blagues probables, la place des fleurs qui pendent au bout de mon bras, l'embarras d'une promiscuité désirée, la façon maladroite avec laquelle je me sauverai... La porte sonne : « 4^{ème} étage porte gauche ». Combien de temps pour monter 4 étages ? 3 ou 4 minutes pour ne pas arriver essoufflée, assez pour refaire encore cette soirée qui s'annonce.

J'appuie sur *lecture*. Toujours la même sélection depuis des mois, pas de lassitude, pas de surprises, une habitude, état musicale stationnaire, pas d'améliorations, pas de rechute non plus. Des rencontres perpétuelles et inavouables, de vrais plaisirs solitaires.

J'appuie sur les pédales, j'ai démonté les petites roues, plus de garde-fou, je prends des risques. J'ai besoin de

vitesse pour ne pas tomber, « appuie, bon Dieu appuie ». J'appuie mais la première difficulté à raison de moi, je suis lâchée, je rejoins le *groupetto*, je ne suis pas seule mais je ne connais pas les autres. Je serai encore hors délais, éliminée. J'appuie, j'accélère, je songe aux petites roues, le ridicule me va bien.

J'appuie là où ça fait mal. Je sais faire mal. Je connais des mots bien acérés, lourds de sens et violents à souhait. Je sais les dire bien mieux que tous les autres, ils sonnent justes quand les autres sortent si faiblement qu'on ne les discerne pas d'une respiration ou d'un soupir.

J'appuie ma propre candidature au poste de gardienne du pathétique. Mes mains sont comme des aimants que je garde au fond de mes poches pour me protéger, l'équilibre me manque et souvent je tombe.

J'appuie fort ma tête dans l'oreiller pour voir ce que ça fait.

J'appuie mes mains sur mon visage avec toute l'indulgence que je m'inspire.

DERAILLEUR

PAUL FENOULT

les cigales à tue-tête
à en perdre les pédales
à la sortie du village
aux airs de guitare
échappés de l'enfance
en fugues tsiganes
le long du sentier
qui descend en zigzag
des roulottes au lavoir
sous les rayons dorant
dans l'herbe rouillée
une roue de vélo
enlacée de ronces
au fond du fossé

UN BON COUP DE PÉDALE

DADATHITHI

Ils sont arrivés, ponctuels.

J'avais aidé à dresser la table, elle avait bichonné un fameux repas. Les odeurs en émanaient, à travers tout l'appartement.

Ils en avaient fait la remarque : "ça sent divinement bon".

Nous étions attablés.

Je mangeais, tâchant de prendre une agréable contenance, et de sourire, à défaut de causer, leurs souvenirs d'enfance n'étant pas les miens : elle les avait revus, par hasard, il y a peu, ils avaient fait leurs études ensemble. Des études scientifiques.

Elle avait tenu à les inviter.

Ils riaient, parfois m'interpellaient.

Je hochais la tête.

Tes études ?

Elle était certaine qu'ils s'en foutaient.

Ca me minait quand même.

J'ai décroché, sentant ma présence inopportune : j'avais vu juste, je pensais.

Je regardais au dehors : un cycliste passait et repassait,

à faire le tour du pâté de maison.

Inlassablement.

J'observais son allure, son coup de pédale.

Il s'entraînait peut-être.

- Vous faites quoi dans la vie, John ?

- Cycliste ! J'ai répondu.

HOUSTON

BAAL

Des vagues immenses que notre terre ne verra jamais. Un silence de plomb. Des arbres oubliés des dieux. Des mots. Qui viendra ? On est tous les deux. Dis. Et puis va, on y va. Des arbres noirs et tordus. Calcinés. Mais finalement on se sépare aussi. Tout est séparé, et tout s'affame. Quelque soit la bouche d'ombre et les éclats de verre venus trancher dans la chair d'autres christs, peut-être le nom est-il changé, plus les mêmes consonances, quelque soit l'heure et le siècle, quelque soit l'enfance fauchée, quelque soit les ami-e-s victimisantes et saoulé-e-s de mythes aussi vivaces que des plantes rampantes, quelque soit le champ large où fuit mon amour, amour sage et achevé, il ne suffit pas d'un grand plateau pour franchir le rubicond, non, mais bien la futilité des oiseaux, les vagues qui s'oublent et décident de notre absurdité, il faut continuer bêtement à vivre, s'acharner à vivre, pédaler dans le vide, les ballons ne rebondissent plus mais se crèvent aux rochers hauts des vérités et des névroses, encore et toujours, malgré le monde qui ne cesse de s'écrouler depuis trois mille ans, pour nous du Nord, moins longtemps, ô l'agacement amer de la jeunesse barbare, pour eux qui s'opposent à nous, qui ne savons pas que nous sommes, nous, que nous existons, nous, sans aucune réalité que la perversité de l'ennemi soudain dressé, dressé de lui-même, il se dresse sans qu'on n'ait rien vu venir, et qui nous fait serrer les rangs et les reins autour de la niche, où est le monde, où, notre monde, où. Le rubicond : une drôle de guerre pleine de boue qui se poursuit malgré l'échec. Bourbier. On pédale. On ne s'acharne que contre ce qui aime souffrir, ce qui appelle la souffrance, le martyr, la violence et sans doute que la perversion est là, ce qui se sert de la souffrance pour se plaindre, aucune violence n'est tolérable, aucun attentat ne se justifie, il faut assumer de faire souffrir l'autre pour son propre plaisir, admettre qu'il n'y a aucune douceur, le hérisson lui-même tourne ses lames vers l'intérieur et blesse sa propre chair, se tranche lui-même, s'acharne contre lui-même, besoin de personne pour cela, on vit de mythes, on se construit sa propre mythologie et je reste du côté d'Antigone. A deux, sommes-nous déjà ? Contre la réalité, contre les murs, contre l'achèvement, pour la survie. Nous. Alors maintenant on fait quoi ? Quelle suite ? Inventer un formidable pédalier, continuer vers le vide, attendre un type qui ne vient jamais, imaginer mourir pour passer le temps ou même faire une thérapie pour parler de papa, maman, Grèce et Moïse, tant de paquets à poser, tant de poids, mais pourquoi ne pas tout faire péter, aucun attentat ne se justifie, un prix à payer disent cyniquement les bourreaux qui se rêvent en victimes, tant de bourreaux qui se voient en victimes, il faut être bourreau, et quoi, des bandes entières de terre tombent sous les coups répétés du bélier, les ruses de guerre se multiplient, on fait la reconquête du sang pollué, les veines vertes de poison, on tue des rois pour accéder au trône et la démocratie, cette chienlit, meurt enfin. Est-il vrai que les pendus bandent au dernier souffle ? Et les pendues ? Et les pédales ?

VAS-Y PE DALE !

CATHY GARCIA

Je pédale
Dans la semoule,
Je pédale
Et roule ma boule !
Petite planète
Asphyxiée...
Tu pédales
Dans la semoule,
Tu pédales
Et j'ai les boules,
Mes ovules
Asphyxiés...
Nous voilà tous
Cons
Comme
L'humain
A pédaler
Dans le bleu vide
De la sur
Consommation
Nous voilà tous
Broyés,
La foule
D'asphyxiés
Sous les roues
Du progrès.
Allez vas-y,
Pédale !

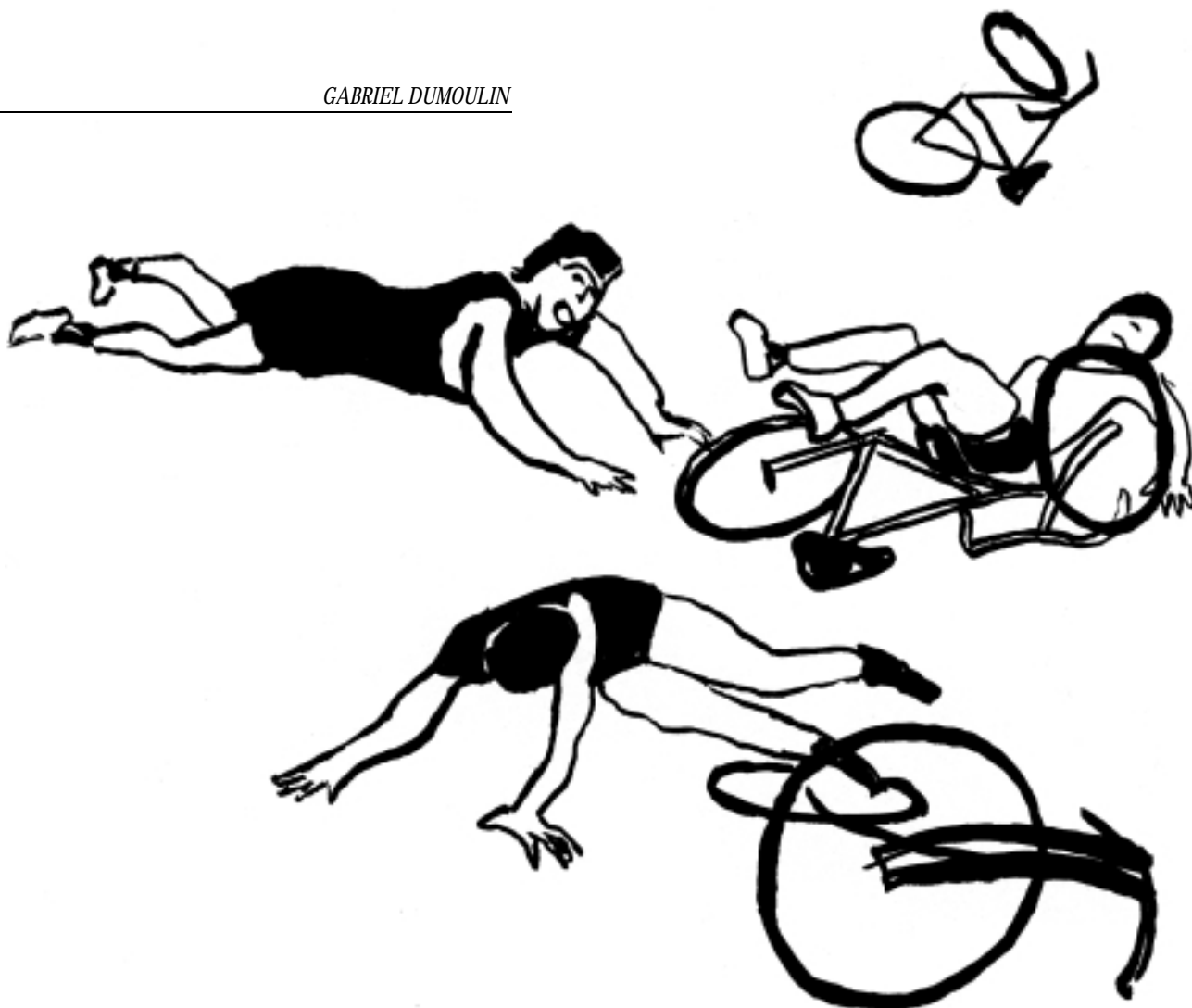
BRADERIE

PAUL FENOULT

à la foire du rêve bon marché
des menus de siècle à recettes
et les toiles d'idoles déchues
pour avoir perdu les pédales
sous les projecteurs balayant
les vestiges de leurs absences
le long des lignes de faille

BULBUL YTEK





LA GAMELLE DE MON ONCLE

FELIX POULET

Ben est en retard, Ben est en retard à son rendez-vous, Ben va arriver en retard à son rendez-vous pas important mais précieux tout de même.

Ben est comme à New York, il slalome sur son vélo entre les voitures pour gagner d'inestimables et illusoire petites minutes. Hop, hop, hoouooooop, quel chef d'œuvre grisant ! Si seulement on le filmait au ralenti on sentirait toute la tension sur son visage, mais non tant pis woow elle n'est pas passée loin cette portière.

Ben est partout. Sur son vélo bien sûr, mais aussi dans les voitures, aux côtés des passants qui râlent quand il les frôle sur le trottoir, dans les feux qui clignotent du vert au rouge. Il pourrait presque courir à côté de son vélo et le laisser rouler en le suivant des yeux jusqu'au point de l'ultime contact.

L'ultime contact.

Ben n'a pas vu la barrière qui l'a stoppé net sans trop de mal au niveau du torse et des bras. Son vélo continue sa course, sans lui à ses côtés. Il roule doucement mais sera quand même en retard au rendez-vous de Ben.

MECANIQUE CELESTE

AFLAQUINE

Cela faisait bien deux ou trois éternités que Dieu s'ennuyait ferme dans son petit coin d'Univers. Des questions existentielles lui traversaient l'esprit depuis un bon bout de temps. Existait-il ? Si oui sous quelle forme ? Et pourquoi Diable était-il ici ?

Il en avait conclu au moins une chose, s'il pensait, c'est qu'il devait forcément exister. Mais alors une foule d'autres questions venaient le turlupiner comme des centaines de mouches autour des yeux d'une vache. Était-il nécessaire de penser pour pouvoir exister ? Est-ce que le fait de penser prouvait son existence ? Est-ce que l'existence précède l'essence ? Et tout le tralala ! Ces longs moments de trituration métaphysique entraînaient inmanquablement d'horribles migraines et il se rendit vite compte qu'il tournait en rond et qu'il n'arriverait à rien de bien concret. De toute façon se dit-il à lui-même car il n'avait aucun interlocuteur susceptible de partager ses souffrances philosophiques, peu importe de savoir si on existe si on ne profite pas de son éventuelle existence pour en faire quelque chose.

Ainsi Dieu était avant tout un être concret et il comprit vite que son rôle était de créer à partir de rien. Il évita par ailleurs d'écouter la petite voix qui lui demandait s'il avait véritablement un rôle.

L'Univers en ce temps là, c'était le Néant. Il n'y avait pas la moindre petite particule et Dieu trouva que c'était le bon moment pour créer de la matière. Dieu tomba là encore sur un os, comment créer à partir de rien ? Il remarqua que le Néant (totalement vide comme son nom l'indique) avait la particularité de fluctuer. A partir de cette constatation, Dieu eut l'idée de profiter de ces fluctuations pour produire de l'énergie et grâce à la future équation $E=MC^2$ de la transformer en matière.

C'était une bonne idée. Ce que Dieu en revanche n'avait pas prévu, c'est la réussite totale de son idée. Ce fut le Big Bang, un truc phénoménale qui libéra plus d'énergie qu'il ne l'eut espéré. Il faillit d'ailleurs se cramer une partie de son existence spirituelle dans l'aventure. Peu de temps après l'explosion, de la matière fut créée sous forme de particules minuscules qui commencèrent à s'assembler. Sans vraiment le savoir, Dieu avait enfanté d'autres choses qui allèrent se révéler fortes utiles pour la suite des événements : les quatre dimensions dont l'une était le temps. C'est pour cela que l'on peut affirmer que tout s'accéléra par la suite.

Le grand horloger s'amusa alors comme un petit fou. Il assembla ses particules pour en faire de plus grosses. Toute son entreprise avait le mérite de lui occuper l'esprit et d'éviter de penser à sa propre existence. A force de construction, Dieu finit par élaborer des sphères de taille assez respectables encore toutes chaudes de l'énergie primordiale et qui brillaient naturellement. Il les nomma "étoiles". Dieu était enchanté par ces petites boules brillantes. Il les trouvait si jolies. Il inventa du même coup la beauté et conclut pour lui-même que la sphère est une merveille géométrique. Avec le reste de la matière, il élaborait des boules beaucoup plus petites et pratiquement éteintes : les planètes.

Quand tout cela fut terminé, il eut envie de les faire évoluer dans l'espace les unes par rapport aux autres c'est-à-dire de changer la position géométrique de chacune d'elles au cours du temps (Sacrés inventions ces quatre dimensions). Dieu travaillait alors sans relâche tout assidu à sa nouvelle création. Pour rendre tout ce petit monde mobile, il inventa la mécanique.

Dieu se démena alors avec des engrenages, des poulies pour édifier au bout du compte une sorte de manège stellaire. Quand son projet fut abouti, il estima qu'il était parfait. Dieu avait entre-temps inventé la perfection, ce qui lui évitait le doute et se décréta "être parfait". Entendons-nous bien sur ce sujet, la création du concept de perfection pour son propre compte ne constitue en aucun cas une marque de vanité car Dieu était le seul être existant. C'était au contraire un moyen assez sûr de renvoyer les éventuelles questions qui lui empoisonnaient l'existence aux calendes grecques ou plutôt à la nuit des temps.

Il conçut une gigantesque pédale pour actionner tout le mécanisme. Dieu était alors aux anges (si je peux m'exprimer ainsi car les anges à cette époque n'existaient pas). Il actionna sa pédale et vit son manège se mettre en mouvement. Imaginez un peu le spectacle (encore visible aujourd'hui), toutes ces étoiles qui tournent ensemble par groupe et les planètes autour des étoiles. Dieu était tout simplement émerveillé par sa création. Mais l'Astrogène déchantait vite. Après tout ce déluge de création, Dieu était maintenant réduit à une simple force qui actionnait la pédale et entraînait tout ce petit monde.

Le grand architecte recommençait à s'ennuyer comme au début. Les questions existentielles et leurs horribles migraines revenaient à l'attaque. Dieu décida alors une fois pour toute de s'affranchir du travail manuel de tourneur de pédale. Il inventa la force gravitationnelle et rangea la première mécanique au grenier céleste. Les astres tournaient maintenant tout seuls et c'était mieux ainsi.

Il décida par la suite de s'occuper de systèmes astro-planétaires particuliers où il engendra la vie. Dans l'un d'eux, il commit d'ailleurs sa seule erreur connue mais ça, c'est une autre histoire...

Décidément, ça ne marchait pas ! Rien à faire, il était détesté par ses camarades...

Cela venait-il de son apparence ? Ou de son nom qui ne lui avait peut-être pas porté chance ? Gustave... Ce n'était pas beau. Cela semblait vieillot. Personne n'avait l'air d'aimer ce nom. Mais personne ne semblait l'aimer non plus de toute façon. Même avant qu'il ne parle, les gens le regardaient de haut. Cela devait tenir à son allure générale... Il n'était pas grand. Il avait une taille moyenne. Il n'était pas beau et il n'était pas spécialement moche non plus, mais il avait un aspect médiocre. Ses cheveux étaient trop durs, sa taille était trop forte, son visage était trop gros, ses jambes n'étaient pas de même grandeur... Et il ne savait pas s'habiller. Les couleurs qu'il portait étaient passées, les vêtements qu'il possédait étaient usés, troués, déchirés. Pourquoi ? Il ne le savait pas. Il n'avait pas d'habits neufs et il ne lui venait pas à l'esprit qu'il lui en fallait. Il se revêtait avec les vieux habits qu'on lui donnait et il estimait cela suffisant, sans se douter un instant que cela pouvait devenir un sujet de moquerie.

Là encore, ces derniers riaient de lui. Gustave était un écolier. Il n'était pas fort en cours mais il arrivait à l'heure pour repartir à l'heure. Faire sécher ce temps où il s'ennuyait en recevant des boulettes de papier froissé ne lui venait d'ailleurs pas même à l'esprit. C'était son caractère, et rien ne semblait pouvoir le changer. De même que rien ne parvenait à transformer sa sortie de la classe. Il sortait, avançait d'un pas lent qui lui était caractéristique, et parfois se faisait insulter par quelques camarades. Généralement, il ne répondait pas et continuait sa marche silencieuse. Parfois, certains lui donnaient des petits coups. Possible que ce soit pour le faire réagir, possible que se soit par pure méchanceté... Mais son visage conservait néanmoins le même air risible. Il entendait mais son cerveau ne semblait pas vouloir prendre d'initiative de révolte.

Sauf qu'un jour, un garçon questionnait un autre sur son état : "Était-ce normal de ne pas réagir de la sorte ? De toujours avancer malgré les tapes ?". L'autre rigolait et répondait qu'ils n'avaient qu'à l'obliger à ne pas bouger, histoire de voir si ce "Gus" réagissait ou pas lorsqu'on le coinçait dans un espace réduit. Ainsi fut décidé, et le soir des jeunes l'attrapèrent à la sortie et l'obligèrent à grimper dans une vieille bagnole avant de le coincer à l'avant. Puis, ils s'enfuirent en rigolant, tandis que Gustave se plongeait dans une réflexion existentielle.

Il avait déjà tenté de s'intégrer. Le problème était que chacune de ces tentatives était passé inaperçu aux yeux de son entourage. Alors que faire ? Toutes ces moqueries le faisaient souffrir. Il aurait voulu qu'elles cessent afin de pouvoir rire lui aussi des autres, au lieu d'être celui qui se retrouve le dos écrasé contre les pédales d'une voiture.

© ACD AMBITION CHOCOLATEE ET DECONFITURE, LYON, 2004.
ACD 141 RUE SÉBASTIEN-GRYPHE 69007 LYON FRANCE.
COURRIEL : DECONFITURE@VOILA.FR. NOUVELLES & POÉSIE,
BÉDÉS & PHOTOS, FONDS D'ÉCRAN & AGENDA DES
RENCONTRES, CATALOGUE & BON DE COMMANDE, LETTRE
D'INFORMATION & TOMBOLA SUR NOTRE SITE WEB
WWW.BLETON.COM/ACD.

PARTICIPEZ A LA REVUE 2004-2005. LES THEMES DES
PROCHAINS NUMEROS SERONT DES TITRES DE CHANSON.
ENVOYEZ DES A PRESENT VOS TEXTES, VOS PHOTOS, VOS
BEDES ET VOS ILLUSTRATIONS POUR LE PROCHAIN THEME :

« REBEL REBEL » AVANT LE 15 AOUT 2004.

AMBITION
CHOCOLATEE
& DECONFITURE